

## Chapitre 13

### *Les Armes Nouvelles.*

C'est excité comme un enfant avec un jouet neuf que je quitte avec Pierre et Tertullien le laboratoire de photographie de Wayne Patty. La caisse en bois vernis qui contient le matériel, chambre noires, fonds à rideaux, jupe noire, pied pliant en bois et une réserve de plaque de marque Lumière est assez lourde et nous la portons à deux, Tertullien et moi. J'ai déjà en tête de réaliser des photographies coloriées. Ce sera long, mais je pense pouvoir en faire commerce, éventuellement.

Nous avons à peine quitté la ville pour revenir avec le boguet vers la plantation qu'un premier sujet m'interpelle. Nous longeons un sous-bois frais et passons devant une maison de bois aux petites fenêtres et dotée d'une forte cheminée en pignon. « C'est l'école de la paroisse m'explique négligemment Pierre. Nous échangeons un regard Tertullien et moi. Je trouve dans ses yeux l'incrédulité qui m'envahit. Les Caroliniens du Sud semblent beaucoup aimer ces affiches multicolores et ces panneaux qui annoncent les merveilles de produits divers ou les événements commerciaux exceptionnels. Et au mur de cette école nous avons vu au passage l'un de ces panneaux. Celui-ci annonce la vente... d'une cargaison d'esclaves noirs ! Je dois ajouter que si rien que le fait de vendre des êtres humains me semble indigne, je me serais sans indigné quoique qu'avec une force moindre si on avait affiché comme je l'ai déjà vu depuis mon arrivée un « avertissement » comme il se dit ici vantant le caractère indispensable des chaussettes de telle ou telle manufacture. Et après tout, pourquoi pas « avertir » les passants et en l'occurrence les élèves garçons et filles des propriétés miraculeuses de caleçons. Au point où ils en sont !

Je sais, cela va paraître incroyable au lecteur, mais on fait ici des avertissements sur tout et n'importe quoi. D'ailleurs, les Canadiens et Américains francophones, faisant référence aux courses de chevaux où les « *bookmakers* » vendent les tickets à la criée dans ce qu'on appelle les courses « à réclamer » nomment ces « *advertisements* » des « réclames ». Je me promets bien de revenir au plus vite pour prendre une photo prouvant cette ignominie.

Pour en faire quoi ? Je ne sais encore, mais bien sûr pour tenter de souligner vers quelles dérives peuvent entraîner un jour l'appât du gain. Je repense à ce M. Dunant, le Suisse qui s'indigne sur le sort des blessés et prisonniers de guerre. S'il pouvait organiser des expositions de photographies comme on le fait pour les peintures, je suis sûr qu'il pourrait convaincre le public de la justesse de sa lutte. Et alors, les éditeurs de journaux pourraient le soutenir. Soudain, de fil en aiguille, je repense à ce procédé qu'utilise Wayne pour transformer des clichés en plaques d'imprimerie. Voilà ce qu'il faudrait indiquer à ce M. Dunant !

Mes réflexions ont beau me traverser l'esprit à la vitesse d'une balle dans l'air, je note que Pierre a remarqué mon temps d'absence. « À quoi pensiez-vous donc, qui vous a rendu si sérieux alors que vous venez de faire une emplette merveilleuse ?

- À cette réclame de vente d'esclaves apostée au mur d'une école. Mixte.

- Sur le fait que l'école soit mixte, nous ne pouvons faire autrement dans les petites paroisses. Pour la vente d'esclaves je vous rejoins : je suis contre et ma sœur Hélène est de mon avis. Comme mon jeune frère, d'ailleurs. Et je vais plus loin, si le panneau de réclame vous choque parce que les enfants en sont témoins, je vous comprends mais ce panneau me choque pour d'autres raisons. Si l'on fait de la réclame pour des biens à vendre, je ne m'insurge point. C'est l'un des travers du monde que construit le Nord et qu'il veut nous imposer. Ce qui me choque, c'est que les gens qui ont apposé ce panneau considèrent des êtres humains comme des marchandises sous prétexte qu'ils arrivent d'Afrique. Voyez-vous, le combat qui commence sera d'autant plus difficile à mener qu'il va conduire des gens comme moi à lutter aux côtés de gens qu'ils n'approuvent pas. Et ceci quel que soit le bord qu'ils choisiront. Moi, je ne veux pas de la société que les mercantis besogneux de l'Union



jusque devant la remise qui jouxte les écuries, l'une pour les mules, à douze stalles dont huit occupées, et l'autre pour les chevaux avec six stalles plus larges dont cinq occupées. Le cocher va pour dételer et a un mouvement de recul quand Tertullien se met à l'aider. C'est Tertullien qui engage la conversation.

- Alors, mon ami Sié, tu peux enfin parler à M. Pierre-Hubert comme tu me l'as demandé. »

L'esclave se lance et ne s'arrête plus de parler tantôt triste tantôt gai. Son anglais est très précis et son accent chantant. Il ressort de son discours que le sort des esclaves Toppenot n'est pas mauvais. Les contremaîtres n'ont pas le droit de frapper les esclaves ni les chevaux. Le fouet n'est donné que sur ordre du maître et après une enquête. C'est le maître qui désigne l'esclave qui fouettera le puni. Mais depuis plus de huit ans que Sié est cocher, jamais il n'y a eu de condamnation au fouet. Certes, ce n'est pas la même chose dans toutes les plantations mais il faut savoir apprécier ce que l'on a. Jamais M. Toppenot n'a vendu d'esclave et lorsqu'il en a acheté à d'autres planteurs, il a toujours pris toute la famille avec les vieux inutiles. Jamais il n'a séparé les familles.

- Vous comprenez, « not' maître », si les nègres ne sont plus au travail sur les plantations, où vont-ils aller ? Qui va vouloir d'eux en les payant ? J'ai entendu un ancien esclave affranchi qui travaillait dans une manufacture dans une ville qui se nomme Syracuse, loin au Nord. Il a été chassé de la manufacture avec son petit pécule. Il fait froid, là-bas. Il faut tout payer et tout est cher et les nègres vivent entre eux comme au temps des esclaves. Affranchi, il s'appelle maintenant Kennett. Il a voulu revenir travailler ici dans les champs de coton ou dans une manufacture de tissage. Mais personne n'a voulu de lui. Et pourtant il connaissait bien le coton, le cardage, le broissage, tout. Ils préféraient faire travailler les esclaves et leurs enfants sans personne pour leur expliquer la liberté. Et pourtant, la liberté, il en avait bien souffert.



*Ils préféraient faire travailler les esclaves et leurs enfants.*

- Mais on dirait que vous tenez à rester esclave. » J'ai du mal à ne pas crier.

- Il ne faut pas se mettre en colère « not' » maître ». Je pense que je suis comme je suis et que je préfère rester ainsi que souffrir sans protection de la haine des blancs dans les usines et manufactures. Partout les nègres passent après les blancs, même dans le Nord où vont tous les affranchis. Et ils y vont malgré le chaud et le froid parce qu'ici, il n'y a pas de travail pour les affranchis et les « natives ». Demandez aux Séminoles comment ils vivent. Alors moi, vous voyez, je préfère rester esclave chez un bon maître qu'être libre dans le malheur. »

Tout en parlant, Sié a bouchonné et fait entrer le cheval. Tertullien n'a pas perdu une miette de notre entretien à l'esclave et à moi. Lorsque nous retournons à la maison et en faisant le tour parce que le protocole de la plantation réserve l'escalier de la véranda de derrière aux domestiques, Tertullien me dit qu'il nous faudra une voiture légère et une mule dès que nous aurons pu nous loger.

- Je crois avoir compris que vous voulez vous servir de votre appareillage photographique comme une arme, à l'instar de ces reporters et écrivains qui utilisent leur plume comme une autre arme, très efficace d'ailleurs. Seulement, dans les temps qui arrivent, il faudra bien seconder l'image par la poudre et le plomb.

- Notre tâche ici ne relève pas de l'information du public mais bien de celle de nos autorités, et encore, en faisant transiter nos informations par la Guadeloupe. Nous trouverons bien des voies sûres pour faire passer des photographies au Gouverneur. »

Si je veux avoir toute liberté pour développer et tirer les photographies, il me faudra du matériel et des produits chimiques. Pour éviter de susciter les soupçons, je donnerai à traiter la plupart de mes prises de vues à la pharmacie de Pierre, mais il va falloir qu'il me procure des bacs de trempe et surtout un agrandisseur. Parce que si je puis tirer des plaques par contact direct sur le papier sensible, il faut que je puisse recadrer mes prises de vues sur les sujets intéressants. Et l'agrandisseur devient alors indispensable. Seulement, je ne puis l'utiliser qu'avec une pièce noire équipée d'un fanal à verre rouge. Tout cela, je l'ai appris en théorie mais il va falloir que je le mette en pratique. Tertullien sera un bon compagnon pour cette question.

\*  
\*   \*

La soirée est morose avec un dîner silencieux. Il est vrai que demain a lieu le duel stupide qui peut semer le malheur dans cette famille. Nous ne veillons pas. André, le visage fermé, est monté se coucher. Je lui souhaite de dormir. Je sais que je dormirai mais je pense que la maisonnée n'encombrera pas les bras de Morphée, cette nuit.

Couché tôt, levé tôt. La tisanière que j'ai gentiment éconduite hier soir est revenue ce matin avec ce que je lui avais demandé hier soir, à savoir un broc d'eau chaude et une cuvette plus large pour mieux me raser ce matin. Il est à peine six heures lorsque je sors de ma chambre. Tertullien qui m'a entendu me rejoint. Au salon des messieurs se trouvent déjà les témoins d'André, en pantalon clair, veste rouge à brandebourg, d'autant plus surprenante qu'elles ne font partie d'aucun uniforme. Ils ont tous deux le tricorné à la main. On croirait des vêtements d'il y a quarante ans. Lorsqu'André paraît, le visage ferme mais aussi fermé, tout le monde se rend aux voitures. Le médecin est venu à la demande de Mme Toppenot bien que le duel soit censé être à mort. Quatre voitures se mettent en route dont deux appartiennent à la plantation. Avec le médecin est une dame qui est restée dans la voiture. Au lieu de nous rendre directement à l'aire à battre où doit avoir lieu le combat, la voiture de tête avec André comme passager prend la direction d'une colline qui surplombe une grande pièce d'eau. C'est là que le second des fils Toppenot vient chasser ou pêcher avec son ami séminole Ann. Je comprends qu'il veuille voir une dernière fois cet endroit paradisiaque avant de se battre à mort.



Descendu de sa voiture, il contemple un instant le panorama voilé par la légère brume matinale de ce matin d'hiver. Dans un crissement de roues mouillées un boguet léger s'annonce sur le chemin montant. Intrigué, je vois la cochère en descendre. C'est Hélène qui a conduit elle-même pour venir jusqu'ici. Elle s'approche de son frère et lui parle à voix basse. Ensuite, elle repart vers sa voiture en serrant son aumônière contre sa hanche gauche. Au bas de la pente, le médecin attend avec la dame qui l'accompagne le moment de repartir vers le lieu du duel. Lui aussi porte un tricorne. Cela ne se fait plus, en France à part pour les militaires et encore. Maintenant ils portent le képi pour les officiers et les sous-officiers et le bonnet de police pour les soldats et caporaux.



*Ensuite, elle repart vers sa voiture en serrant son aumônière.*

Après un dernier coup d'œil à sa montre, André retourne à sa voiture. Il a du mal à remettre sa montre dans le gousset de son gilet. Pour le moment je n'ai encore vu aucune arme. Il s'agit de sabre, mais je n'ai pas la moindre idée du type. J'ai pu prendre une plaque de l'échange entre le frère et la sœur. Je compte bien faire une prise de vue au cours du duel. André a fait signe au cocher de sa voiture et l'équipage fait demi-tour pour se rendre enfin sur le « pré ». Tertullien me demande ce que je pense de cette affaire.

- Une stupidité. J'espère simplement que l'adversaire d'André aura un peu de jugeote.

- J'en doute. Et André va faire le coq.

- Je donnerai cher pour savoir ce que lui a dit sa sœur. »

Nous gardons le silence jusqu'à l'aire à battre. En fait, elle doit servir à de nombreux travaux agricoles. Il reste quelques bourres de cotons de la dernière récolte, des grains de ce gros blé que l'on nomme maïs et des cosses de haricots secs. Avec les pluies de l'hiver, ces reliefs sont à peine visibles entre les brins d'herbe grasse. Lorsque nous arrivons, les voitures des témoins et de « l'offensé » sont garées, les animaux entravés, les cochers près des

animaux. Il y a une table militaire pliante sur laquelle se trouve un coffret de bois verni. Les témoins de « l'offensé » sont en chapeaux américains, redingotes et pantalons à guêtres. Assez couleur locale, en somme.

Nous faisons à notre tour garer les voitures qui nous transportent. Pendant que cela se fait, je m'approche de la table pour examiner les sabres. L'un des témoins s'approche de moi avant que j'aie atteint mon but.

- Êtes-vous l'un des témoins de M. Toppenot ?

- Non, je suis simplement expert en armes blanches. Je suis français et intéressé par les types de sabres qui ont cours ici.

- Cela tombe bien, je suis chargé de les présenter aux duellistes après avoir constaté qu'ils sont aussi bien affûtés l'un que l'autre puisqu'il s'agit d'un combat à mort. À quel titre êtes-vous expert ?

- Je suis un ancien officier français.

- Ancien ?! Mais vous êtes tout jeune ! »

Il a du mal à admettre que j'aie pu quitter l'armée après avoir suivi l'instruction de l'équivalent de l'académie militaire de West Point. Je peux enfin examiner les armes.

- Vous devriez rincer les lames à l'huile de palme, monsieur.

- Et pourquoi donc ?

- Pour être sûr que personne ne les a enduites de curare ou d'une quelconque embrocation empoisonnée. » Je prends dans la boîte un chiffon à huiler propre et sec et le passe sur le fil des deux lames. Il en ressort humide d'huile, mais ce peut être simplement l'huile de ricin ou de vaseline dont on enduit les lames.

- Et voilà. Si jamais l'une des lames était empoisonnée, les deux armes seraient contaminées et les adversaires à égalité. »

En fait, le duel est fort bref. À peine l'arbitre donne-t-il le signal d'ouverture du combat qu'André porte à son adversaire un coup de taille terrible à la base du cou. L'autre n'a rien eu le temps de faire : alors qu'il avait pris le sabre dans la main droite pour la mise en garde, André a rapidement changé de main et porté son coup imparable. André, outre qu'il connaît manifestement fort bien l'escrime au sabre, est gaucher. Si son adversaire ne s'y attendait pas, comme je le pense, il était battu d'avance.



*Le candidat officier regarde sa victime...*

Maintenant, le batteur d'estrade d'avant-hier est un pantin amorphe presque décapité. Dans sa chemise ouverte et son pantalon clair, le candidat officier regarde sa victime. En France, ses ennuis judiciaires commenceraient. Il paraît que dans le Sud de l'Amérique du Nord, le duel à mort n'est pas interdit. Quelques ouvriers blancs approchent du vainqueur en levant les bras avec exaltation.

Manifestement, le jeune André a ses admirateurs. Et je ne pense pas que ni le vaincu ni ses témoins aient droit au même succès d'estime. Le médecin ne peut que constater le décès. Les assistants du mort rangent les armes dans le coffre après avoir nettoyé la lame, sans souci des nécessités de l'enquête judiciaire.

- Il n'y aura pas d'enquête, m'explique le médecin. Il s'agit d'un duel « à la régulière » donc il n'y a ni crime ni délit puisque ce n'était pas sur la voie publique et que le nombre des témoins partiels et impartiaux est suffisant pour servir de garantie sans devoir faire appel au principe de détermination de la vérité par *prima facie*. »

Je ne sais que penser de cette affaire bizarre. Pourquoi ce duel au sabre, à mort, entre un jeune blanc-bec et un vieux cheval de retour qui devait en principe ne pas se battre sans tricher. En fait, il n'y a même pas eu de vrai combat. Et l'homme est bel et bien mort, cela j'ai pu le constater avec le médecin. Je suis tenté de m'approcher d'André, mais après avoir salué les témoins et signé un papier au médecin, il remonte dans sa voiture, ordonne au cocher de marcher et je le vois disparaître en renfilant une veste. Au moment où son équipage va disparaître caché par le talus du virage, il freine et le boguet d'Hélène, qui vient de se montrer marchant en sens inverse, s'arrête à sa hauteur un bref instant le temps d'un court échange et se remet en marche vers notre groupe encore interdit par la soudaineté des événements.

Hélène conduit avec l'air fermé. De son élégant fouet replié, elle nous fait signe d'approcher, Tertullien et moi. Son air impératif nous amuse et nous obtempérons.

- Je suis inquiète de la façon dont évolue André. Ce duel était une stupidité et il s'y est lancé à corps perdu. Je ne suis pas sûr qu'il comprenne quelle angoisse il a suscité parmi les membres de sa famille.

- Mademoiselle, répondez-moi, votre frère est jeune, certes, mais il a montré qu'il sait tenir un sabre.

- Et alors ! Est-ce une façon de vivre ? De quel droit a-t-il pris la vie de cet homme ?

- N'est-ce pas lui qui lui a envoyé ses témoins ?

- Ah non ! Vous n'allez tout de même pas vous y mettre aussi ! Lieutenant, vous êtes-vous déjà battu en duel ?

- Certes pas ! J'ai pourtant le poignet ferme et le jarret solide. Mais je réservais la force de mes armes à défendre mon pays et seulement mon pays.

- Mais vous rendez-vous compte ? Pour une simple querelle politique, mon frère tue un autre confédéré alors que nous sommes dans un grand risque de guerre civile !

- Mademoiselle, si cette guerre civile dont vous parlez se déclenche, elle ne le fera que pour des raisons politiques maquillées derrière le rideau de fumée de grands principes. C'est toujours ce qui a été à l'origine des guerres.

- Mais il faut faire quelque chose ! On ne peut pas se battre ainsi entre Américains. Les mânes du Marquis de Lafayette doivent être déchirés de ce qui se prépare ! »

Je laisse passer l'orage. Que faire ? Cette charmante demoiselle m'émeut plus que je ne saurais le dire. Il faut se secouer parce que je ne voudrais pas que des sentiments plus doux ne s'établissent de moi à elle.

- Mademoiselle, je crois que votre frère Pierre est fort sage en ce qui concerne les événements politiques. Quant à André, je vais lui parler mais je ne le pense pas réceptif à un discours de paix, pour le moment.

- Mon frère Pierre ne vit que pour ses pots et onguents. Il trouvera moyen de faire fortune et vendant des médications à toutes les armées. Tandis que mon imbécile d'André va se faire tuer qu'il soit avec nous ou contre nous.

- Qui « nous » ?

- Les Confédérés. Que nous le voulions ou non, nous sommes des Caroliniens du Sud et appartenons donc à la Confédération des États Américains. Si nos troupes sont battues, nous les civils et en particulier les femmes, nous connaissons un sort peu enviable. Violées, tuées, nos biens pillés. Les unionistes vont nous envoyer des hordes de nègres vengeurs qui nous feront payer d'être les héritiers des esclavagistes.

- Et d'avoir encore des esclaves.

- Eh oui ! Qu'y puis-je ? Je ne suis que la fille de mon père, je ne possède pas les terres ni les hommes ni les animaux. Si c'était le cas, je vous assure que je vendrais tout pour aller m'installer en France.

- Et quitter ce pays ?

- Oui. Je suis lasse de ces réunions mondaines où les filles attendent le bon vouloir des hommes pour danser et doivent ensuite tout faire pour repousser leurs mains baladeuses quand ils croient que leur bout de chair nous intéresse.

- Ne me dites pas que tous les hommes de votre entourage sont des gorets...

- Ceux qui n'ont pas la queue qui se dresse quand ils nous enserrent sont des vieux barbons prostatiques ou des invertis qui ne rêvent que n'aller se cacher dans les bois pour se livrer à leurs saletés.

- Je pourrais en conclure que vous préférez le contact des femmes. » Tertullien s'est éloigné, heureusement. Je le cherche du regard, il est assis à côté du cocher de notre voiture. Lorsque mon regard se pose à nouveau sur Hélène, elle me regarde horrifiée, les joues rouges partiellement cachées par son éventail à moitié déployé. « Je me suis mal exprimé ou vous m'avez mal compris. Je vous vois fort heurtée.

- Monsieur, m'accuser d'inclinations saphiques ! Quelle horreur !

- Ce n'était pas mon propos. Mais vous conviendrez qu'il peut paraître surprenant pour qui ne vous connaît pas de vous entendre vitupérer contre les hommes tout en ne manquant pas une danse lors de soirées qui vous ennuiant ! Si vous souhaitez un danseur qui reste dans les normes de la civilité, vous pouvez toujours m'inscrire sur votre carnet pour le prochain bal où je serai convié en même temps que vous.

- Monsieur le Baron, je suis complètement perdue. Accepteriez-vous de conduire cette voiture pour nous ramener à la maison ? Votre associé n'aura qu'à rentrer avec votre voiture. »

Tertullien s'approche comme s'il avait entendu la proposition de la jeune fille. C'est de bonne grâce qu'il se met en route immédiatement vers la plantation. Je monte sur le boguet qui s'enfonce sous mon poids tant ses ressorts sont souples. Hélène se glisse vers la gauche pour me laisser accès direct au frein à manivelle.

- Ne rentrons pas directement, monsieur le Baron. Je voudrais repasser par la Colline de la Ruche, celle où mon frère est allé se recueillir avant de risquer sa vie.

- Soit, mais guidez-moi. Je ne conduisais pas et j'avais l'esprit préoccupé par le duel qui s'annonçait. Je ne me suis donc pas mis le chemin en tête. »

Nous roulons quelques instants en silence. Je me concentre sur la conduite pour éviter les roues du corbillard qui vient d'arriver. Manifestement, le croque-mort est prospère si l'on en juge à l'aspect de son véhicule de travail.

Une fois la colline atteinte, j'arrête l'équipage et serre le frein à manivelle à l'emplacement que m'indique Hélène. Nous restons un instant silencieux. La jument reste calme dans l'air frais du matin. Je jette un coup d'œil à ma montre. Il est presque onze heures. Je regarde le panorama. Le plan d'eau est calme, à peine ridé par endroits sous la caresse de cette brise qui annonce déjà le printemps. Le ciel est limpide ce qui nous promet un de ces magnifiques couchers de soleil de la Caroline du Sud. Je finis par poser mon regard sur le profil droit que m'offre la sœur d'André. Je vois une larme perler au coin de son œil. D'un geste nerveux, elle l'essuie avec son mouchoir de fin coton brodé. Je puis ainsi constater qu'elle n'a fait usage d'aucun maquillage. Elle tourne enfin son visage vers moi.



- Je vous prie de m'excuser, cela va passer. Je suis triste mais je ne saurais exactement dire pourquoi. Je pourrais dire que j'ai peur, mais c'est faux. Je suis inquiète, troublée, sans doute parce que je sens que notre monde va arriver à sa fin et que rien ne permet de deviner ce qui va lui succéder. Et entre temps, combien de morts la guerre qui arrive va-t-elle faire ?

- Mademoiselle, ...

- Appelez-moi Hélène !

- Soit mais alors appelez moi aussi par mon prénom.

- De la part d'une demoiselle, ce ne serait pas convenable.

- Soit. Mademoiselle... » - elle ne dit rien - « vous avez entièrement raison. La guerre est un fléau inepte dont on sait quand il commence et dont on ne sait pas quand ni comment il s'arrêtera. Il est constant que de toute façon, à la fin d'une guerre, les gagnants sont les profiteurs et leurs alliés principaux, la mort et le malheur.

- Expliquez donc cela à André. »

Je ne promets rien. Bien sûr que je vais tenter de le convaincre, mais je crains fort que le ver de l'héroïsme n'ait commencé à faire son travail de sape. J'en suis là de mes réflexions quand Hélène murmure entre ses dents.

- Qu'avez-vous dit ? demandé-je.

- Rien, rien... Je disais « le voilà ». C'est le Séminole de mon frère.

- Je ne vois rien...

- Cela est naturel, Français. Tu ne sais pas marcher en forêt ou en prairie. » Ann a une voix grave et posée. Il parle un français désuet en détachant bien ses mots.

- Ann, savais-tu que mon frère est gaucher ?

- Il ne l'est point, femme. Je lui ai enseigné comment utiliser ses deux mains pour se battre. Ainsi, il ne saurait être dérouté par un homme de la main gauche mais il sait dérouter un homme de la main droite.

- Mais c'est indigne ! C'est lâche, c'est contraire à l'honneur.

- L'honneur, femme, ne sert à rien quand la guerre est commencée. Quand la paix règne sur le camp, il n'est rien de mieux que la réserve tranquille et l'humilité. Mais lorsque souffle le vent de la guerre, alors le guerrier doit être féroce et sans pitié. Tous les moyens sont bons pour vaincre l'ennemi. Et si on laisse l'ennemi vaincu se relever, alors il vous frappe dans le dos. L'ennemi n'est vraiment vaincu que quand il est mort et tout son clan avec lui.

- Mais l'amitié, cela existe. Vous ne tueriez pas André !

- Non, tant qu'il restera mon ami. Mais si par malheur il me trahissait, alors il ne serait plus mon ami. La déception et la tristesse envahiraient mon cœur et ma colère serait d'autant plus grave. Je serais d'autant plus acharné à le punir. Mais je lui fais confiance, et je l'aime donc plus que mon frère parce qu'un frère, on ne le choisit pas à la différence d'un ami.

Où est mon ami André, femme ? Comment le combat s'est-il terminé ? »

Hélène tardant à répondre, je prends la parole.

- André a tué son adversaire. Mais il n'y a pas eu de duel. Il l'a tué de son premier coup de sabre.

- C'est bien. C'est ainsi qu'il faut procéder. Et où est-il, maintenant ?

- Nous ne savons pas. Il est reparti en voiture sans attendre personne.

- Tu ne sais pas où il est allé parce que tu n'es pas encore son ami. Et toi, sa sœur, sais-tu où il est parti ?

- Je le crois. Il me semble qu'il a pris le chemin de la mangrove.

- Alors, je sais où il se rend. Si vous me faites une place, je vous guiderai. »

Hélène passe sur le siège arrière, un petit siège qui fait qu'elle tourne le dos à la route. Ann monte à ma gauche sur la banquette. Dans son vêtement de peau de daim, il dégage une odeur de rocou, ce beurre rouge dont s'enduisent les indiens d'Amérique pour se

protéger des maringouins. Ces énormes moustiques sont une plaie des marais de l'Amérique du Nord. De temps en temps, il tend le bras pour m'indiquer une direction et sa manche frangée sent le foin frais. En bas de la colline nous entrons dans la forêt par un layon à peine visible qui s'élargit dès que nous passons l'orée du bois.

Ann me fait signe de ralentir et je mets le cheval au petit pas. Les pieds de l'animal broient l'herbe verte et grasse et la voiture oscille sur ses ressorts qui adoucissent les cahots du chemin cahoteux. Soudain, je sens Ann se crispier. Ses yeux se plissent, signe d'une intense attention. Il me prend les rênes et claque la langue. Le cheval allonge le pas et au sortir d'un virage nous débouchons dans une clairière. Un village de quelques huttes de bambous à toits de palmes entoure une place herbeuse au milieu de laquelle un feu masqué laisse s'élever une fumée paresseuse.

Assis sur une basse souche décorée de peintures, un homme nous tourne le dos. Devant lui, debout deux indiens semblent lui parler à voix basse. Ann arrête le cheval et me tend les rênes. Il descend et rejoint le trio. Je prends mon lorgnon dans la poche de ma veste. C'est bien ce que je pensais, maintenant que je vois net, les deux indiens semblent un sosie d'Ann.

- Son père et son frère » explique Hélène qui répond à mon interrogation non exprimée. Je serre la « mécanique » de la voiture. Hélène descend de son strapontin et s'approche des hommes. Je reste près du cheval. Le pauvre animal est bridé depuis ce matin sans avoir pu se détendre. Je le « débride » partiellement, lui retirant le mors de bride d'abord puis le mors de filet. Il reste entravé parce que la voiture est freinée, mais il a le loisir de grignoter quelque brin d'herbe et quelques fleurs pour se « faire la bouche fine ». Une jeune fille sort de l'une des huttes avec un seau en peau d'alligator plein d'eau fraîche. L'animal se rafraîchit avec délices. Une fois le seau pratiquement vide, la fille repart vers la hutte. Elle revient avec un autre seau en écorce plein de ce qui ressemble à des graines d'avoine sauvage. Le cheval plonge son museau dans le seau avec un hennissement de plaisir. Le rire de la fille est clair comme la voix d'une source dans la montagne. J'approche des hommes. C'est bien André qui est assis sur la souche. Mais il a changé de vêtements. Son pantalon est celui du duel, mais la veste est en daim. Sans franges, toutefois.

Lorsque je les rejoins, ils sont silencieux. Ann fait des gestes concis que je ne comprends pas. J'incline la tête à l'adresse du plus âgé des indiens. Vu de près, on voit mieux les traces de l'âge. Mais les deux frères se ressemblent vraiment beaucoup. Ann me pose la main sur l'épaule et se tourne vers son père.

- Le Français est un ami de la famille d'André. »

Le vieil homme laisse glisser ses yeux sur moi en hochant la tête mais en fait il regarde bien au-delà de moi, les yeux vides. Il fait un petit geste à l'adresse du plus jeune que je suppose être le jeune frère d'Ann qui part nonchalamment vers la hutte. Je sens monter une tension larvée. Ann ouvre sa veste de daim et glisse la main droite dans son dos avec une mimique qui pourrait laisser croire à une démanaison. Pour la première fois depuis mon arrivée j'entends distinctement la voix d'André. Il intime en français à sa sœur l'ordre de s'écarter de lui. Apparemment, elle comprend ce qu'il veut et s'éloigne avec une moue en tournant son aumônière en direction d'un renforcement de la clairière où je remarque avec surprise le haut d'une de ces barques en peau et écorce de bouleau que les Indiens nomment « canoû » en tirant sur le « où ».

Et maintenant, j'entends à mon tour : « on » marche dans le sous-bois avec précaution. Et apparemment, il s'agit de plusieurs hommes qui convergent vers le centre de la clairière mais n'ont pas encore atteint la zone déboisée. Devant la tension qui règne je prends sur moi de m'éloigner un peu pour ouvrir un éventuel champ de tir. Je regrette de ne pas avoir pris mon LeMat. Mais mon fidèle Le Bossu va sans doute connaître le baptême du feu de guerre. Quatre hommes surgissent du sous-bois en hurlant. Une détonation sourde rugit du fond de la hutte. La balle est passée près de ma tête et j'ai senti le souffle de son passage. Je n'ai même pas le temps d'avoir peur : un bruit de noix de coco qui éclate me fait tourner la

tête. Je ne crois pas mes yeux : une silhouette sans tête reste debout une demi-seconde avant de s'effondrer lourdement. Les trois autres assaillants sont à leur tour stupéfaits : à l'évidence, alors qu'ils s'attendaient à nous surprendre et à nous voir ouvrir le feu nous-mêmes, maladroitement et en réaction, c'est de la hutte qu'a jailli un coup de feu qui semble d'une puissance infernale. Ann, son père et André tirent à leur tour. Ann tire avec un revolver américain bien classique. Je ne connais pas encore son nom parce qu'il existe tant de modèles... André tire avec une paire de pistolets à un coup qui me rappellent ceux du commissaire de la marine du Commandant Campion. Il ne reste qu'un agresseur. Il s'est arrêté, interdit. Tout a été si vite ! Il ne sait manifestement pas que faire. Ann le tient en joue. André a ses deux pistolets vides. Je pointe mon Le Bossu. À la vue de cette arme, minuscule par rapport à ce qui se fait ici, agresseurs et agressés ont le même regard mi incrédule, mi ironique. J'ai un peu plus de temps pour examiner celui qui va être notre prisonnier. Il est vêtu comme un bûcheron avec une chemise de coton épais à l'écossaise sur fond rouge et aux carrés jeune d'or. Un mouvement attire mon attention derrière lui. Il s'agit du deuxième touché que j'avais cru mort. En fait, il a repris la carabine dont il n'a pas eu le temps de se servir et la pointe vers une cible que je ne cherche pas à identifier et qui ne peut être qu'Hélène. Alors je ne réfléchis même pas. Mon petit revolver Le Bossu, mon petit hammerless – à double action seulement, comme l'indiquent MM. Gastine et Rénette dans leur réclame – fait entendre un jappement aigre. Rien à voir avec la voix grave de l'arme du jeune frère ni celles, un peu plus sèches, des armes à poudre noire. La petite balle poussée par la poudre sans fumée pénètre la tempe du voyou à plus de dix mètres. Il laisse tomber son arme et retombe au sol.

Le jeune frère nous a rejoints. Lui aussi braque son arme sur le seul survivant. Cette arme-là, je la connais parce qu'on m'en a parlé déjà en Guadeloupe : C'est une carabine Maynard de calibre .50, une arme assez légère mais d'un fort calibre. Certes, son recul est important, mais l'arme est très dévastatrice. L'absence de tête de sa cible en est une preuve tangible. Hélène est décidément très étrange. Elle nous rejoint en faisant le tour des trois cadavres sans s'arrêter sur le premier. Penchée sur celui que j'ai achevé elle me regarde et me fait une moue approbatrice. Toujours dans sa robe de dame en satin bleu pâle au bas orné d'un volant de dentelle avec son aumônière assortie, ses bottines à lacets de fine peau, son allure rend totalement incongrus son calme et son indifférence de véritable arpenteuse des champs de batailles.

Que faire ? Je prendrais bien la tête de l'interrogatoire du prisonnier, mais je n'ai aucune autorité pour le faire. Ann, lui ne se départit pas de son calme. Et c'est son père qui dans un anglais rocailleux demande au survivant ce qu'il cherchait et qui les avait mandatés ses comparses et lui pour attaquer un village paisible.

Tout est venu du duel, nous l'apprendrons plus tard. Pour l'instant, on nous dit que la cible était Ann pour le punir d'avoir entraîné André au sabre. Le nervi nous avoue que personne ne savait qu'André lui-même serait présent et que donc les quatre tueurs à gages n'ont reçu aucune consigne à son sujet. Nous avons appris tout ce que nous pouvions tirer de cette brute épaisse. Je m'attends donc à ce qu'on le remette à la police du comté. Un bref conciliabule entre indiens, un gargouillis et, proprement égorgé par le père de famille, le dernier homme de main des amis du tué du duel s'effondre dans un geyser de sang. Le vieil indien se relève après s'être assuré de la mort de son ennemi. Les deux frères rassemblent les cadavres, aidés par André qui semble se reprendre. Les cadavres font maintenant un tas informe près de l'avant de canoë qui émerge des hautes herbes. Les trois hommes apportent un grand travois sur lequel ils chargent les morts. Ils le tirent ensuite jusqu'au bord de l'eau. Le bateau chargé des trois hommes transmutés en payeurs remorque le travois amarré à la poupe à travers un marécage d'eau brune parsemé de nappes de fines fleurs blanches. Poussé par la curiosité je me suis porté au bord de la mare. Hélène m'a suivi tandis que le patriarche indien est resté près de la hutte, la carabine Maynard à la main, dûment rechargée.

La mare est en fait le fond de la ria d'un grand étang que je vois mieux maintenant et dont on ne voit pas l'autre rive. Sur des berges éloignées, je vois des troncs d'arbres s'animer et se glisser dans l'eau. Les hommes ont fini de s'agiter sur le canoë. Ils ont délié les cadavres, récupéré les liens, outils fort précieux, et reviennent en tirant les morceaux de bois non moins précieux qui constituent le travois. Les cadavres de « feux messieurs les hommes » flottent plus ou moins, signalés par les taches de couleurs de leurs chemises. Ils restent groupés jusqu'à ce que les alligators viennent les secouer de leurs mâchoires puissantes. Le canoë approche de nous et Hélène me glisse : « Les alligators démembreront les cadavres et vont ensuite tirer les morceaux sous des racines de la mangrove pour les laisser pourrir. Ensuite ils viendront s'en repaître.

- Charmantes bêtes...

- Qui nous éviteront bien des questions de la part des autorités. Bon ; il nous faut ramener mon frère à la maison. Suivez-moi, nous allons attendre les « chasseurs » à la hutte. Vous ferez ainsi connaissance de la mère d'Ann. »

Effectivement, en voilà une qui est restée bien discrète. Tandis que nous traversons lentement la clairière, nous voyons s'affairer une femme vêtue à l'indienne avec une robe en peau de biche ou de daim mais avec un chapeau de paille tressée finement et qui lui va très bien.

- Te voilà, ma fille. Tu vas reconduire André chez vous ; il a assez souffert ces temps-ci. » La vieille femme a la voix feutrée et l'accent chantant des indiens francophones de la Floride. Elle serre Hélène contre son cœur, tendrement. Avec son allure fière malgré l'âge, elle me rappelle la mémé Delrieu qui était la voisine de mes parents adoptifs en Charente.

Se tournant vers moi elle me dit : « Je sais qui vous êtes. Vous arrivez dans une mauvaise période mais votre venue me fait grand plaisir. Tout va très mal aller dans le Sud. Il restera des îlots de paix pour ceux qui savent vivre cachés. Mais les pauvres gens ne souffrent que d'être esclaves. Ils cessent de souffrir dès qu'ils retrouvent les chemins de la forêt, des arbres, des fleurs qui sauvent. Vous savez, l'homme produit des machines pour aller vite, fort et loin. Mais Celui qui a tout créé n'a pas créé le temps, dans sa grande sagesse. C'est l'homme blanc qui a inventé le temps. Ce faisant, il a ouvert une boîte maléfique parce qu'il ne savait pas que dès que le temps serait créé, il mangerait tout et punirait ceux qui ne savent que le temps n'aime pas ce qui s'est fait sans lui.

Hélène est la fille que je n'ai pas eue, elle reçoit la tradition que je dois transmettre et fait le bien autour d'elle. Donnez-moi votre main. »

Je lui tends les deux mains pour m'en remettre à sa sagesse.

- Mon fils, tu n'es pas comme les autres parce que ton père et ta mère sont avec toi en tout temps et en tout lieu. Tu sais la sagesse de l'eau, tu maîtrises le feu, l'air et, grâce à la terre, tu fais jouer le métal. Nous, les enfants du ciel, et du vent qui court à travers la prairie, nous savons qu'il faut parfois laisser les métaux au loin. Mais toi, tu sais comment les transformer pour le bien. Il te faut unir ta vie ici-bas avec Hélène qui sera ton complément et dont tu seras le complément. Pensez-y tous les deux sans vous hâter d'en parler car si ce que vous avez à dire ne vaut pas plus que le silence, alors taisez vous. » Changeant de sujet et montant le ton en même temps, elle se tourne vers les arrivants.

- Ah, vous voici. Venez, avant de repartir, venez manger le poisson boucané. Laissez donc passer encore un peu de temps avant de repartir avec la voiture vers la maison de votre père. »

André semble aller un peu mieux. Je me demande comment il est arrivé jusqu'ici puisque je ne vois pas la voiture avec laquelle il a quitté le « pré ». Mais point n'est encore venu le temps de poser des questions. Je suis intrigué parce que personne n'a encore prononcé d'autre nom que ceux d'André et Ann. La femme s'appelle « femme » ou « mère », selon qui la nomme, le père se nomme « père », on me nomme Monsieur, ce qui ne me gêne pas.



Hélène, il n'y a que les hommes qui ont cité son nom alors que la « femme » l'a appelée « ma fille » devant moi tout à l'heure.

Les « fils » sont allés chercher dans la hutte des nattes de laine tressées au décor fait de formes géométriques tissées aux couleurs vives de rouge, de jaune et de bleu. À l'invite du « père », nous nous y étendons, les hommes. La « mère », aidée d'Hélène, rapporte de la hutte une sorte de bassine en terre cuite. Elles ne sont pas trop de deux pour la porter. J'ai un mouvement pour me lever mais un geste impératif du « père » me fait me rallonger. Les « femmes » posent cet énorme faitout au centre du cercle de nos nattes. Alors, le père se met à genoux près de la gamelle. Hélène rapporte de la hutte des écuelles en bois bien sec. Décidément, elle connaît la maison comme la sienne. Le père choisit des morceaux de pitance dont il emplit les assiettes de la main droite. La première écuelle est pour la « mère ». Elle ne s'est pas assise avec nous mais à l'écart sur un tabouret fait avec une souche. Hélène n'a pas de natte. Elle s'installe auprès de son frère. Nous nous sommes tous mis à genoux sur nos nattes pour être proches de la gamelle mais aussi du père. Le sol est souple et nous ne souffrons pas de la position. Nous mangeons en tenant notre écuelle de la main gauche et en prenant la nourriture avec la droite. Cela ne me surprend pas. Mon oncle m'a expliqué que les mahométans de l'Algérie font de même. Nous déjeunons en silence. Ma tante dirait : « le silence est élogieux » et elle aurait raison. Il y a bien un peu trop de piment pour mon goût, mais le poisson boucané a un goût particulier, qui me sied. L'accompagnement se compose de deux types de légumes. Une sorte de semoule à gros grains que les indiens nomment « grits » s'est imprégnée du jus du poisson. En plus de cette semoule, on trouve des morceaux d'une sorte de tubercule qui rappelle un peu l'igname de Guadeloupe mais avec une couleur plus rose orangé et un goût douceâtre qui adoucit un peu le piment. Bien sûr, il semble qu'il n'y ait pas de sel dans cette cuisine. Une fois rassasiés, nous nous étendons sur le côté pour apprécier le calme de l'endroit. Il semble que cette famille, comme les autres indiens que j'ai pu rencontrer ensuite, d'ailleurs, ne soient pas enclins à la conversation de salon. Ils ne parlent que pour communiquer et non par plaisir. Pourtant, cette fois, le père demande à André et Hélène ce qui se dit en ville à propos des événements politiques. Non qu'il semble vouloir y prendre part, mais parce qu'il a un clan à mener. J'apprends au cours de cet après repas que les trois familles du clan, qui n'ont plus d'enfants en bas âge, sont parties pour repérer la zone de chasse pour l'hiver prochain. Il va falloir sans doute déménager une fois de plus à cause des batailles qui vont avoir lieu. Les clans séminoles de la région vont devoir s'enfoncer plus loin dans la forêt pour éviter les inconvénients collatéraux de la stupidité des blancs.

- Nous allons bientôt partir pour nos quartiers d'été. Nous reconstruirons des huttes une fois sur place. Celles-ci seront tombées à notre retour, elles sont déjà bien fatiguées. Les averses de la saison des pluies ont détrempé les palmes. »

Je ne peux m'empêcher de poser une question qui me brûle les lèvres.

- Ann part-il avec vous ?

- Ann a sa maison en ville, un nom de blanc qu'il a choisi. Il est toujours notre fils mais n'est plus du clan. Mais André et Hélène te le diraient, fils. »

Fils ? Et voilà, me voici aussi embringué. Me voici le « frère indien » d'Ann et d'Hélène. Quand Tertullien va apprendre cela... Le moment est venu de prendre congé. Je ne pose pas encore la question, mais je ne sais pas ce qu'est devenue la fillette qui s'est occupée de notre cheval. C'est elle qui répond en partie à mon interrogation : la voici qui revient avec une monture que je ne connais pas mais qui semble fort bien connaître André. C'est à l'évidence un petit cheval indien, avec un simple tapis de selle et une bride à une seule rêne, sans mors...

Hélène reste impassible. Je suis sûr qu'elle sait depuis longtemps que son frère, le futur officier de l'Union, est en fait un proche ami des indiens... Quelle marmelade ! Nous avons pris congé. Manifestement les séminoles ne sont pas gens à s'épancher. Pourtant le père a donné l'accolade à son fils et à André. À moi il fait un signe de sa main levée ouverte.

La voiture roule sur le chemin et c'est Hélène qui conduit. Nous restons silencieux jusqu'à notre retour sur la route.

- Saviez-vous qu'André monte à l'indienne ?

- Je sais beaucoup plus que cela.

- Ne me dites pas que vous cachez des choses inavouables.

- Qu'est-ce qui est avouable, qu'est-ce qui ne l'est pas ? André est un garçon étrange.

Il est doux comme un agneau mais peut aussi se transformer en puma féroce.

- Croyez-vous qu'il veuille vraiment rejoindre West Point ?

- Il l'aurait voulu, j'en suis sûr. Mais maintenant, je pense que cela est compromis. Il faudrait pour rejoindre cette académie où les études sont chères qu'il disposât d'un mécène. Et d'ailleurs, les nordistes accepteraient-ils dans leur Académie l'héritier d'une riche famille de planteurs de coton possédant des esclaves ?

D'un autre côté, il est comme beaucoup dans le Sud. Nous sommes héritiers d'un système de société où les esclaves ont un rôle que nous croyons indispensable et immuable. Or rien n'est éternel. Pour ne l'avoir pas compris à temps, les confédérés vont souffrir mille morts avant de découvrir que finalement, on pouvait changer le statut d'esclave en celui d'ouvrier et que cela ne tue pas les plantations. C'est bien ce que vous avez fait en France avec les esclaves des colonies. Mais vous l'avez fait sans trop de dommages parce que les ordres sont venus de votre capitale et que vos îles n'avaient pas la possibilité de faire sécession comme nous sommes en train de le faire.

- Je suis surpris de vous entendre parler de ce sujet compliqué avec tant de calme et de sang froid. Remarquez que j'ai noté le même sang froid lorsque vous avez examiné les cadavres ce matin. Même les alligators se mettant à l'eau ne vous ont, semble-t-il, pas impressionnée.

- Et vous, monsieur l'humaniste, vous avez proprement abattu, d'une seule balle de votre arme ultramoderne tirée dans la tempe, un blessé qui avait seulement remué un peu.

- Qui avait repris son arme pour vous expédier *ad patres*.

- Je me demande si cela n'aurait pas été préférable. »

Nous approchons de la ville, que nous devons traverser pour retourner à la maison. Hélène arrête la voiture et me rend les rênes. « Ce sera plus convenable. Les gens vont déjà assez jaser de me voir avec vous sans chaperon... » Effectivement, quand nous pénétrons dans le faubourg de la ville, j'ai l'impression que la foule massée derrière les barrières nous attend.



*J'ai l'impression que la foule massée derrière les barrières nous attend.*

- Ne regardez pas ces imbéciles. Ils connaissent tout, le duel, son résultat et je suis même sûre qu'ils savent que les nervis que vous avez abattus servent de provisions de bouches aux alligators. Et maintenant, ils supputent pour savoir ce que nous faisons ensemble.

- En l'occurrence, nous ne faisons rien.

- Soit, mais pour eux, je suis perdue de réputation de m'afficher ainsi avec un homme. Surtout avec un Français parce que la presse de votre empereur n'est pas fameuse en ce moment.

- Hélène, nous parlerons une fois que nous serons à nouveau sûrs de ne pas être écoutés. J'ai quelques projets qui pourraient vous intéresser.

- Des projets qui nous feraient quitter Charleston ou l'Amérique du Nord éclatée ?

- Chut. Nous parlerons plus tard.

\*   \*  
\*